

*JEAN-FRANÇOIS FOGEL
BERTRAND ROSENTHAL*

FIN DE SIÈCLE À LA HAVANE

Les secrets du pouvoir cubain

*ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e*

Table

<i>Avis</i>	9
-----------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

L'AFFAIRE

I. <i>Un mois pour mourir</i>	17
– Machado, Batista, Castro	20
– Le début de la fin	23
– La mort à marche forcée	26
– Un cadet de la rhétorique	30
– Une amnésie délibérée	33
II. <i>Les affaires</i>	35
– Tony et son jumeau	38
– Tony et l'inavouable	41
– Les vertus de la concurrence	44
– Varadero sur coke	49
III. <i>Sous l'œil des États-Unis</i>	53
– Les précédents	56
– Ce que savent les Américains	61
– « Opération Greyhound »	65
IV. <i>Un cercle d'officiers très fermé</i>	70
– Tony, Patricio, Diocles et Arnaldo	73
– Des officiers sous surveillance	77
– Arnaldo Ochoa Sánchez	81
V. <i>Une instruction sur mesure</i>	86
– Les silences de Washington	88
– Les oubliés de l'inculpation	92
– Les affaires réservées	96
VI. <i>Deux mauvais procès</i>	102
– Scènes de la vie militaire en Angola	105
– La longue nuit des accusés	108

– Les pudeurs du procureur	111
– Une lézarde dans le silence	115
VII. « Tout doit continuer »	121
– Fidel parle d'Ochoa	125
– Un dénouement provisoire	128
– Prophylaxie économique	131
VIII. L'impossible épilogue	134
– Le Farint	136
– Le syndrome de l'Angola	139
– Des questions et des réponses	143
– Le premier revers	146

DEUXIÈME PARTIE

LE TEMPS DES REVERS

I. Fidel	153
– Le caudillo	155
– L'officier célibataire	158
– Le Commandant en chef	163
– L'orateur	166
II. Une année si bien commencée	171
– La perestroïka et les Caraïbes	175
– Banqueroute	177
– La guerre est finie	180
– Gorby à La Havane	182
– A bout de souffle	186
III. La perte du camp socialiste	189
– Le grand frère	192
– Un règlement entre super-grands	195
– L'enterrement du camp socialiste	199
– Plus ça change	203
IV. Le commerce à quai	207
– L'impasse et le délai	210
– Le monde du « juste prix »	212
– Le picadillo circus	215
– Affaires maritimes	218
V. L'introuvable relève	222
– « 31 y pa'lante »	225
– Des militants irréprochables	228
– La vieille garde	232
– Les « raúlites »	236
– Le dernier combat	238

VI. Hier, Manuel ; aujourd'hui, Daniel	242
– L'ami anti-américain	246
– Petites affaires et grands secrets	249
– Des camarades ou des robots ?	252
– La fin d'une révolution	256
VII. Le pinceau et les droits de l'homme	259
– Le rêve d'une dissidence	262
– Les précurseurs	264
– L'embellie de 1988	268
– La Révolution au bout du pinceau	271
– L'échappée artistique	274
VIII. Dieu, Fidel et ses fidèles	278
– Un homme d'Église chargé d'Histoire	282
– Le tumulte de la foi	285
– Une visite attendue	289

TROISIÈME PARTIE

L'ENLISEMENT

I. Le congrès introuvable	297
– Un débat entrouvert	299
– Les rumeurs du palais de la Révolution	303
– Le congrès dans les limbes	307
– La bataille de La Havane	311
II. Lointaine Union soviétique	314
– Sucre et pétrole	316
– Pertes et profits	319
– Le naufrage	323
– La « période spéciale en temps de paix »	327
III. L'économie exsangue	330
– Le plan alimentaire	334
– Le peloton havanais roule groupé	339
– Cuba S.A.	342
– Option zéro	346
IV. La vie contre-révolutionnaire	349
– Scènes de la vie contre-révolutionnaire	352
– Réponse rapide	355
– Le sida buissonnier	358
– Une maladie ou un délit ?	361
– Une crise de rock aiguë	365
v. Immuable États-Unis	369
– Politique extérieure	372
– Étranges affaires étrangères	375

– Le mambo et la guerre	377
– « Gitmo »	381
– Embargo et nécessités commerciales	383
VI. L'exil inatteignable.	387
– La nouvelle lune	389
– Crise des ambassades	391
– Partir	394
– « El diálogo »	396
– Little Havana	399
– Politique intérieure	403
VII. Alicia, au pays des intellectuels	406
– Satan à Cuba	408
– La culture ou l'idéologie	411
– Aux marges de la Révolution	415
– Dénouements	417
– « Déconstructionnistes » et « francfortistes »	420
VIII. De la « cubanité »	424
– Le monde des « solares »	426
– Afro-Cubains ou Afro-Européens ?	430
– Le retour des <i>orishas</i>	432
– L'élite du bien-être	434
– Les <i>pinchos</i>	438
– Barbu, en uniforme et non élu	440

QUATRIÈME PARTIE

LA TROISIÈME RÉVOLUTION

I. L'adieu	445
– Le coup	448
– La dernière brigade	451
– La retraite de Russie	455
II. Vers l'année de feu.	459
– L'« année de feu »	462
– L'impossible dissidence	465
– Les « parties molles » de la Révolution	468
– Troisième Option	470
III. La Révolution pragmatique.	473
– L'improvisation révolutionnaire	476
– Les régimes d'exception	480
– La fièvre du billet vert	483
IV. L'économie de survie.	487
– La politique de la rareté	490
– La ville à la campagne	492

– La survie, mode d'emploi	495
– La délinquance générale	498
v. Une vitrine sociale vide	501
– Paroles et musique	505
– A table	508
– Une puissance médicale	510
– Les écoles de la Révolution	513
vi. Le monde ne veut plus de Cuba	516
– La « famille naturelle »	520
– La Havane sur Moskva	522
– Le jusqu'au-boutisme de Miami	525
– L'irréductible ire de Washington	529
vii. La chute en temps réel	532
– La rumeur et le bâton	534
– L'affaire, une autre affaire, la même affaire	538
– « Mi amor »	543
– Le temps immobile	546
viii. 1992, l'an 1	549
– Le retour du marché	551
– Les affaires sont les affaires	554
– Un leader biologiquement vieux	556
– Cinq siècles plus tard	560
<i>Remerciements</i>	<i>565</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>567</i>
<i>Sources</i>	<i>569</i>
<i>Index</i>	<i>595</i>
<i>Cartes</i>	<i>603</i>

Avis

A Cuba, le journalisme est un art minimaliste. L'annuaire téléphonique des noms propres le plus récent date de 1979. Le seul répertoire administratif disponible reste celui publié aux États-Unis, dans une version censurée, par la Central Intelligence Agency. La loi édicte que tout citoyen cubain doit respecter le secret des activités politiques et économiques de son pays. Il doit aussi restreindre ses contacts avec les étrangers. Pour deux journalistes non cubains, l'idée même d'enquêter à Cuba constitue donc une incongruité assortie de dérogations aux méthodes de travail utilisées ailleurs dans le monde.

Pas question d'appeler une source officielle pour demander confirmation d'une information. L'identité de la personne compétente reste le plus souvent inconnue, ou son numéro de téléphone introuvable. De toute manière, aucun sujet sensible n'est débattu combiné en main par crainte des écoutes téléphoniques. *A fortiori*, une information inédite et importante ne saurait être évoquée avec un étranger, encore moins un journaliste. On peut s'entretenir de vive voix avec une connaissance, mais nombre de responsables, à tort ou à raison, ont la conviction que les services de sécurité placent des micros dans leur bureau, à leur domicile et dans leur voiture.

Plus largement, la population craint la dénonciation des opinions négatives qu'elle pourrait émettre sur le gouvernement ou le Parti communiste. Aucune résidence privée ne se trouve à l'abri d'une visite inopinée tout autant qu'amicale d'un responsable du Comité de défense de la Révolution ; les voitures de presse ou de location sont repérables de loin grâce à des plaques d'immatriculation aux couleurs particulières ; des policiers en civil se trouvent toujours dans les lieux publics fréquentés par les étrangers.

Un groupe de fonctionnaires du ministère des Relations extérieures (Minrex) se consacre aux journalistes étrangers. Il facilite leurs contacts officiels et, en contrepartie, tient à jour des dossiers sur leurs articles et leurs opinions. En outre, un bureau au sein du principal service de contre-espionnage cubain est voué à la surveillance des activités de la presse étrangère. Certains de ses membres se trouvent parmi les

fonctionnaires du Minrex en charge de la presse étrangère. Un paranoïaque a toutes les raisons de s'épanouir dans le journalisme à Cuba.

Dans la pratique, il existe pourtant peu d'entraves directes à la recherche des informations. Plutôt des obstacles dissuasifs : la lenteur de la bureaucratie, des entretiens non refusés mais toujours promis, des visites remises mais non annulées, des documents impossibles à demander faute de connaître leur existence. Un commentaire critique sera parfois lâché par un responsable du Minrex sur la qualité du travail du journaliste, mais le plus souvent sur le ton de la boutade. La principale arme reste la délivrance des visas et des autorisations de séjour. Se laisser aller à publier un article sur la prostitution ou la vie privée de Fidel Castro — sujets jugés tabous —, c'est s'exposer à ne plus travailler à Cuba.

Les « bavures » officielles, elles, sont rarissimes : aucun dirigeant ne s'exprime ès qualités devant un journaliste sans que l'entretien ait été dûment approuvé. Aucune inflexion ne se produit dans les médias nationaux sans que la direction de l'Orientation révolutionnaire ait tracé les lignes d'action. Cuba gère mieux que tout autre pays qui est ou a été communiste le maigre flot des informations diffusées par son cercle dirigeant. L'existence d'un leader unique, Fidel Castro, nanti d'une expérience et d'une prudence considérables dans ses rapports avec les journalistes, simplifie du reste les opinions émises sur la Révolution cubaine. Soutiens, critiques s'accompagnent le plus souvent de peu de faits, comme s'il ne fallait choisir qu'entre les termes d'une alternative : « *Cuba, si ; Cuba, no.* »

Le démontage du camp socialiste pousse à caricaturer cette approche. L'île des Caraïbes, domino dressé au bout d'un long file qui chute, ne pose plus qu'une question : à quand la fin ? On ne trouvera pas la réponse à cette interrogation dans les pages qui suivent. Inutile d'allonger la liste de ceux qui se sont brûlés pour avoir lancé des échéances déjà dépassées. De toute manière, *Fin de siècle à La Havane* s'attache à une autre question : comment ? Comment s'achève l'expérience qui fut la sève du romantisme révolutionnaire tiers-mondiste ? Comment vont se dénouer plus de trente ans d'affrontements cubano-américains ? Comment une société sort du rêve et se déprend du pouvoir d'un verbe ? Comment meurt un certain ordre des choses ? Comment Cuba, une dernière fois, se campe à part parmi les pays qui ont embrassé le communisme au xx^e siècle ?

Il s'agit d'une histoire en cours, à suivre — trop chaude pour qu'un historien s'y attelle, trop dissimulée pour qu'un témoin la rapporte — ; s'en saisir en journaliste reste possible si l'on dispose de temps, l'unique atout qui l'emporte sur la volonté de secret mise en œuvre dans la société cubaine. Bertrand Rosenthal a été, de juillet 1987 à juin 1992, directeur du bureau d'une agence de presse internationale à La Havane. Jean-François Fogel, journaliste indépendant, a effectué dix séjours à Cuba et

seize aux États-Unis dans les trois dernières années. Tous deux ont uni leurs efforts aux États-Unis, en Amérique latine, en Union soviétique, en Europe occidentale et, avant tout, à Cuba afin de reconstituer l'itinéraire d'un pouvoir menacé.

Est-ce une enquête ? Oui et non. Il y a derrière ces pages plusieurs centaines de rencontres, mais peu d'interviews réalisées autour d'un magnétophone ou de visites effectuées carnets de notes en main. Il s'agit plutôt de rencontres spontanées, de sorties à la plage, de virées nocturnes, d'un peu de sport, de services rendus ici ou là, de vraies amitiés, de repas, de conversations impromptues. Bien sûr, tout n'appartient pas au hasard. Des déplacements, des trajets, des propos lancés à la fin d'un dîner ont été calculés pour aménager des rencontres, provoquer des confidences.

Le sens de la famille, la fidélité envers les amis demeurent des vertus cardinales de la société cubaine. Ce sont des canaux d'information indispensables pour remonter le récit d'un épisode, rétablir des faits, comprendre le sens d'une disgrâce ou d'une entreprise. En cela, le temps reste indispensable ; à Cuba, c'est la confiance qui l'emporte. Même si un Cubain se tait, il a parlé devant un frère, un cousin, sa maîtresse, son chauffeur. Dans une société où le babil doit plus à la chaleur caribéenne qu'à la rigueur du marxisme-léninisme, il suffit d'attendre, de croiser des gens, de multiplier les rencontres vaines pour avoir enfin le bon entretien. Le rhum, la patience, l'humour, le souci de ne pas avoir l'air d'y toucher, la volonté de tout noter font le reste.

En termes de métier, cela s'appelle souvent « travailler avec des sources de deuxième main ». Ce ne sont pas les seules employées ici ; heureusement, car elles coûtent un temps fou. Il faut les vérifier, les croiser, en rejeter la majeure partie, faute de pouvoir les recouper, pour être certain de faire la fameuse distinction entre l'homme qui a vu l'ours et l'homme qui a vu l'homme qui dit qu'il a vu l'ours.

Voilà pourquoi, en définitive, l'essentiel des informations utilisées a été recueilli à Cuba même. L'existence d'une large diaspora cubaine, établie principalement dans le sud de la Floride, n'est un atout qu'en apparence. L'exil reste plus qu'un éloignement géographique. La méconnaissance du fond des choses, l'incapacité à replacer des faits dans le cours des jours sont, à divers degrés, le lot de ceux qui quittent leur pays. Les Cubains du dehors demeurent les plus vulnérables aux bruits circulant dans l'île, les plus naïfs aussi et, souvent, les plus aveuglés par la passion politique.

Cuba est une société parcourue de rumeurs contradictoires et plausibles, souvent lancées par le pouvoir lui-même. Pis que la rareté, il existe un trop-plein d'informations. Travailler revient à démêler un embrouillamini de conjectures. Un exemple : la disparition de Raúl Castro, numéro deux du régime. Il n'apparaît pas en public durant près de trois semaines

au début de l'été 1991. C'est un fait. Mais quelle en est la cause ? Les bonnes sources abondent : Raúl veut démissionner de ses charges politiques, son frère s'en irrite ; il est à l'agonie ; une cure de désintoxication devient nécessaire en raison de son alcoolisme... Quand il réapparaît pour remettre quelques décorations, les mêmes sources en savent encore plus : un sosie a pris sa place ; sa sortie montrée par la télévision est un montage de vieilles images ; on profite de l'un de ses rares moments de lucidité mais il est gâteux ; des médecins le dopent...

Pour trouver sa part de vérité, un journaliste dispose de peu d'outils : patience, méfiance, flair et, hélas, la nécessité absolue de protéger ses informateurs. Voilà pourquoi beaucoup des faits énoncés dans ce livre sont offerts sans sources. Il reste impossible de citer des noms de responsables civils ou militaires cubains qui ont accepté de se confier. Pour un journaliste, il existe d'ailleurs une épreuve encore plus difficile que de gagner la confiance d'un Cubain, c'est de réagir lorsqu'il vous apprend que deux agents de la sécurité lui rendent visite pour l'interroger sur l'étranger à qui il parle. Que faut-il comprendre ? Qu'il ne veut plus parler ou qu'il vous informe que vos conversations seront dorénavant rapportées ? Que faut-il faire ? Continuer comme avant ou cesser de le rencontrer ? Ou encore le rencontrer en évitant toute question délicate ? La réponse peut varier du tout au tout, d'un jour à l'autre, puisqu'elle appartient à l'intuition, à une éthique morale, au respect de la sécurité due à chacun.

Dernière difficulté : l'impossibilité pratique de côtoyer en permanence le cercle intérieur d'un pouvoir resserré. Que fait, que dit le leader Fidel Castro ? Où se trouve-t-il ? Que se passe-t-il dans son entourage immédiat, au sein du bureau politique du Parti communiste ? Les réponses à de telles questions peuvent être trouvées, mais de façon discontinue. Elles sont soit fournies à titre confidentiel par une source officielle, soit procurées par des proches, des parents, des serviteurs. Dans trop de cas, leur confirmation s'avère impossible.

Il existe pourtant une chronique du pouvoir et du peuple cubains dans la tourmente de ces dernières années. Elle peut être racontée avec honnêteté, et sans porter dommage à qui que ce soit, à condition d'énoncer les règles auxquelles se plie le récit :

- chaque fois que cela est possible, la source des informations figure dans le cours du texte lui-même. En outre, dans les notes placées en fin de volume, des indications sont ajoutées, dans la mesure du possible, sur les entretiens réalisés et les ouvrages consultés ;

- beaucoup des Cubains témoignant sur les conditions de la vie quotidienne ou l'état de l'opinion, et qui apparaissent le plus souvent sous un simple prénom, sont rebaptisés afin d'empêcher leur identification. Parfois leur lieu de résidence et leur métier sont aussi maquillés ;

- les auteurs de délits de contrebande ou de trafic de drogue à travers

le détroit de Floride, qui peuvent faire l'objet de procédures judiciaires aux États-Unis comme à Cuba, sont présentés de manière à empêcher leur identification ;

— dans ce qui a trait à l'état de l'opinion cubaine, à la situation de l'approvisionnement, aux inflexions de la vie quotidienne, la première source est un journal rédigé à La Havane. Il évite de reconstituer *a posteriori* une matière fugitive et pourtant essentielle.

Ce travail, bien sûr, n'aurait pu être réalisé avant 1989. Il a fallu qu'une crise majeure déchire l'institution militaire cubaine et que le régime lui-même perde ses alliés à l'étranger, tandis que l'activité économique s'effondrait, pour que les informations, si difficiles à recueillir, viennent d'un coup, sinon d'elles-mêmes, à tout le moins poussées par le ressentiment, l'inquiétude et même l'angoisse devant l'avenir. Pour les raisons exposées plus haut, la gratitude des auteurs s'exprime de façon anonyme à l'endroit des Cubains et des non-Cubains qui les ont aidés dans leur tâche. Il va de soi qu'aucun Cubain entretenant des relations d'amitié avec les auteurs n'a, à aucun moment, été averti de l'existence de leur travail. Les autorités cubaines ont été informées formellement de la préparation de ce livre en octobre 1991. Elles ont facilité le travail des auteurs en mettant sur pied quelques entretiens. Aide précieuse et non décisive dans un régime où aucun Cubain ne jouit d'une vue ample sur la société cubaine. C'est au point que ceux qui enquêtent risquent d'acquiescer le sentiment dangereux d'être parmi les rares personnes à même d'échapper au morcellement de l'information entre les domaines politique, économique ou militaire, entre le monde des dirigeants, la couche des bureaucrates, le monde des responsables et la rue, folle, caribéenne, rêveuse.

En ce sens, il faut ici lancer un avertissement : le flux de la vie, un cours naturel des choses et de leur économie s'imposent, chaque jour, aux institutions voulues au nom du marxisme-léninisme. Ce souffle agit sur tous, journalistes étrangers compris. Une enquête ne peut que décrire le compromis obtenu entre l'Histoire qu'ont voulu bâtir les Cubains et le roman, souvent si difficile à croire, qu'ils font de leur existence.